



L'AVENIR

REVUE

Politique. Littéraire.

et des Modes.

Paris.

Rue Choiseul, 1.

Sommaire de la sixième Livraison.

Politique. — Les Offices. — HIPPOLYTE BONNELLIER.

Littérature. — Un Début à la Cour. — CHARLES FORSTER.
Le Banquet militaire. — (H.)

Théâtres.

Bibliographie. — HENRY VERMOT.

Bal de S. A. R. le duc d'Orléans. — PAULINE CHAS.

Sommaire de la cinquième Livraison.

Politique. — HIPPOLYTE BONNELLIER.

(Reboisement de la France. — 2^e art.) VILLEMIN..

Littérature. — (La Ressemblance. — fin.) PICCIOLA.

(La Prière d'une petite fille. — Poésie.) BELMONTET.

Théâtre. — Le Cid. — Théâtre des Variétés.

Modes. — M^{me} CHAS



L'AVENIR,

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.



POLITIQUE.

LES OFFICES.

Nous avons sérieusement à nous applaudir d'avoir su, tout d'abord, nous garantir de cette ardeur de zèle, si ordinaire chez tout ce qui commence. Le zèle turbulent parvient toujours à faire son bruit, nous le savions ; et le bruit, en attirant l'attention sur une chose nouvelle, lui procure, à quelque titre que ce soit, *la publicité*, âme de toute affaire, passion de toute existence, aujourd'hui !

Mais où en serions-nous, déjà, bon Dieu ! si, malgré l'intention que nous avons si nettement manifestée de garder les hauteurs, de ne jamais nous exposer au choc, sans estime, des accidents qui battent, chaque jour, la poussière de l'arène, nous nous étions confié au vain désir de constater notre présence par une polémique sans mesure et sans prudence !

Au milieu de ces inqualifiables conflits, qui ne parviennent cependant pas à rompre la monotonie du temps, quelle serait notre attitude ? que ferions-nous ? que leur dirions-nous à ceux qui y sont acteurs ? Auquel de ceux-là pourrions-nous adresser, suffisamment éclairé et convaincu, ce mot si simple et si rarement mérité : *vous avez raison* !

Nous n'oserions, en toute conscience, le prononcer ; et notre incertitude se faisant plus évidente, au plus fort du tapage de la discussion, nous perdriions aussitôt la foi en nous-même, peut-être ; mais certainement cette force de réflexion, ce maintien calme et confiant qui conviennent à la défense, à la conservation d'un grand principe. En vain, nous voudrions remonter, et dépasser, — ne fût-ce que de la tête, — cet échelon où naguère posaient nos pieds. La lutte quotidienne s'en prend à tout ; la plus bénigne des contradictions l'anime ; l'incident le plus insignifiant la renouvelle, et sert de prétexte à ses *prises de plume* ! Là, l'écrivain ne peut jamais se reposer ni se tenir à l'écart, la durée de quelque temps de respiration ; comme faisaient, aux époques des combats à outrance, les plus acharnés des combattans. Non, s'il n'est vainqueur le journaliste, il faut qu'il meure ; et qu'il soit lent à mourir ! Il faut qu'il tombe ; non pas tout d'une pièce, comme frappé d'un coup énergique et profond ; mais par morceaux, mais en lambeaux ; noirci à toutes places, par une encre corrosive et saturée de vitriol ; déchiqueté par des becs de plume de *fer* ; véritable emblème du sentiment acéré, qui inspire aujourd'hui la pensée.

Aussi, lorsque nous essaierions de quitter ce sol, tant élaboré, sentirions-nous, d'un côté ou d'un autre, une main tenace et méchante qui nous précipiterait, malgré nous, au niveau *de sa page*.

Mieux vaut conserver sa valeur et sa force pour la politique des principes, laissant à de plus osés, à de moins utiles, la politique des passions ! Du moins, nous n'avons pas le chagrin de manifester notre blâme, — comme notre esprit de vérité nous porterait à le faire, s'il était besoin, — sur des hommes que leur position, leur responsabilité devraient rendre l'expression la plus forte de ce qui est grand, de ce qui est juste : et lorsque ces puissans, harcelés par tant de petits faits, presque perdus au milieu des nuages formés par cette vilaine poussière des détails, s'exposent à ne pouvoir élever leurs regards plus haut que leur tête abaissée, à ne point être prêts ou dispos dans un événement qui porterait jusqu'au faite ; nous, attentifs, nous serions là pour adresser à la nation ces mots de la *vigie*, qui disent le grain, la tempête, la terre, une voile, ou la marche du navire !

Dans cette politique des principes, à laquelle nous nous sommes voué, nous comprenons la recherche des lois *sociales*, comme devant plus efficacement servir à la conservation, à l'éclat du principe dynastique, puisqu'elles agissent davantage sur le bien-être et la sécurité du peuple. Parmi ces lois, nous travaillerons à faire arriver aussitôt à l'épreuve de l'examen et de la discussion celles qui auraient l'action la plus immédiate sur les intérêts moraux et matériels des classes inférieures.

Il y a peu d'années, une grave question fut soulevée, qui fut sur le point de devenir un texte de loi : on donna l'éveil sur et contre les *offices*. Un ministre eut le courage de dire : *il y a quelque chose à faire*. Courage, nous indiquons ce mot dans son sens le plus vrai, car il y avait péril à engager son repos, sa responsabilité dans une lutte où des existences privilégiées allaient appor-

ter toutes les forces de résistance permises à des corporations ayant en main la fortune, l'habitude des commérages d'affaires, la routine de la ruse et la pratique de l'intrigue !

Nous ne voulons pas rentrer dans le débat qui alors fut entrepris, ni même faire allusion aux moyens employés pour se trouver des défenseurs en ce péril mérité : nous ne retiendrons que le côté politique et social de cette question.

Une classe d'individus, connue sous la dénomination générique d'*officiers ministériels*, liée par ses devoirs et la nature de son action aux intérêts *seulement* privés des citoyens, a évidemment franchi la limite de ses attributions, a exagéré son importance relative, et a fait irruption sur la société entière, en y portant le caractère étrange de son *éducation*, de ses prétentions, de ses *principes* et de son luxe. A cette classe, possédant presque exclusivement la confiance de tous, parce qu'elle touchait à tous les litiges, à toutes les fortunes, à toutes les opérations financières, à toutes les stipulations dans les affaires et dans les familles, rien n'a été refusé pour l'aider à soutenir les exigences de sa nouvelle attitude : le coût des actes, des procédures, des marchés et des ventes, n'a plus eu de tarif ; il n'a plus été possible de faire un pas au milieu des échanges voulus par la mutualité des intérêts de la vie, sans laisser aux mains des officiers ministériels, comme aux ronces du buisson, le meilleur de sa laine, trop souvent même des lambeaux de sa chair !

Si jamais gouvernement osait contre le peuple ce que les *officiers ministériels* osent contre tous, il serait traduit infailliblement au tribunal de la révolte, et condamné sans merci. Les officiers ministériels ne sont pas même mis en cause ! Dans la quiétude de leur réussite, loin de dissimuler l'énormité coupable du prix de leurs charges, ils s'en glorifient sans se soucier de l'enquête possible sur leurs moyens d'y subvenir : ils disent effrontément qu'après quinze ans passés dans les *affaires*, on doit en sortir les

mains pleines; et, réellement, c'est ainsi qu'ils en sortent; puis ils portent dans les spéculations politiques, où les relance la satisfaction de leur orgueil financier, le cynisme de leur esprit de réussite, l'athéisme de leur dévouement facultatif. Dès lors, de proche en proche et par l'influence d'une classe de gens heureux auxquels la législation imprévoyante n'a pas su barrer la voie des mauvais succès, se corrompt l'élément social si étroitement lié à l'élément politique; dès lors, se révèle dans l'action des grands corps de l'Etat on ne sait quelle difficulté de bien faire, on ne sait quelle hésitation pour les choses nationales, on ne sait quel esprit d'ordre sans dignité, quels dévouemens sans noblesse et sans ampleur, qui deviennent un prétexte sérieux au dédain pour les classes *supérieures*! — Et qui pourra dire où sait s'arrêter la dépréciation exprimée par les masses? qui osera nier qu'à travers les rangs de ces hommes qui ont perverti le sentiment moral, passent—pour montrer trop haut—des colères irréfléchies, des blâmes injustes et des ingratitude!

Nous savons bien toute la tendance de nos idées; nous savons comment elles nous sont venues; nous avons reçu plus d'un avis sur ce qu'on a tenté de faire, sur ce qu'on n'a pas craint de dire lorsqu'il s'est agi de *revoir* la question des offices. Aussi est-ce à bon droit que nous rattachons à l'intérêt politique un intérêt qui semblerait infime, si, de nos jours, ce qui relève de la richesse pouvait l'être.

A l'instant où un brigandage, œuvre d'un *porteur d'office*, vient d'être châtié si doucement qu'il laisse incomplète la vindicte publique et semble donner gain de cause aux malédictions qui s'élèvent contre la presque impunité accordée à l'opulence, il est opportun de rappeler ce mot d'un garde des sceaux du 12 mai : « *il y a quelque chose à faire !* »

Oui, il y a à faire retomber par la force d'une loi sociale bien établie, et au niveau de leur condition réelle, des corporations

qui, non contentes d'avoir débordé de leur ordre hiérarchique, n'ont fait profiter leur bonheur qu'à leur subalterne ambition.

Les agens de change, les notaires, les avoués, — et, ce qu'il y a de plus obscur dans l'ordre judiciaire, — les huissiers, doivent être repoussés des échelons où leur a permis de monter l'inqualifiable impunité accordée à la hardiesse du riche.

Ils auraient pu sortir de leur condition, originellement secondaire, puiser, dans les sphères élevées auxquelles ils aspirent, des sentimens nouveaux en rapport avec ce que la raison publique a le droit d'attendre des classes supérieures ; c'est ce qu'ils n'ont pas fait. Pire que cela ! ils ont introduit dans les mœurs de nos salons on ne sait quel trivial sans-façon ; dans les mœurs publiques on ne sait quelle cynique indifférence où la vraie morale trouve d'insurmontables dégoûts, où le patriotisme éclairé éprouve des répulsions dangereuses.

Une loi sociale donc, qui rétablisse l'équilibre moral, mille fois plus utile au bonheur d'un peuple que cet équilibre factice, seulement appuyé sur l'intérêt matériel ; une loi sociale, qui défende de dangereux développemens à des corporations au sens moral douteux, et qui surveille leur bonheur.

HIPPOLYTE BONNELIER.



LITTÉRATURE.

UN DÉBUT A LA COUR.

FRAGMENT D'UN MANUSCRIT TROUVÉ DANS LES PAPIERS D'UN ÉTRANGER.

Petersbourg, année 1794.

J'étais ce matin avec mes camarades occupé à faire l'exercice dans la grande cour de notre école militaire. Six heures et demie venaient de sonner, quand l'officier de service m'appela pour me dire que j'avais ordre de me présenter immédiatement chez l'Impératrice. Etonné et presque étourdi par la joie, je monte dans la voiture de l'adjudant de place, et nous partons pour le château. A peine m'avait-on annoncé, que deux dragons à moustaches bien cirées, m'enjoignirent de les suivre. Nous traversâmes une file de salons décorés avec le plus grand luxe, jusqu'à la chambre à coucher de l'Impératrice. Les deux dragons m'ouvrirent la porte : — j'entrai.

Je me voyais dans la chambre à coucher de la grande Catherine ! Cette seule pensée me pénétra du plus saint respect et me jeta dans un trouble profond que les mots ne sauraient décrire.

J'éprouvais un tremblement général causé par la vibration convulsive de mes nerfs ; le sang grondait dans mes artères enflammées ; un nuage sillonné d'éclairs était sur ma vue ; mon âme s'affaissait, écrasée sous le poids de délirantes émotions. C'était quelque chose d'enivrant, de surhumain, une extase céleste ! Déjà, depuis ce moment ineffable, quarante années sont passées, et il me semble que c'était hier, que c'est aujourd'hui, qu'il y a une heure ; tant le souvenir en est resté vif et puissant dans ma mémoire.

Mon imagination juvénile m'avait autrement dépeint la chambre à coucher de la souveraine, mais aucun des brillants tableaux que j'avais rêvés n'approchait de la réalité. Bientôt, en reprenant mes sens, je pus commencer à me rendre compte de mes impressions. Comme aucune voix n'arrivait jusqu'à mon oreille, je restai immobile, et j'eus ainsi le temps de contempler à mon aise ce sanctuaire du génie où de sublimes desseins s'enfantaient dans le silence, où se tissait mystérieusement la destinée de tant de millions d'hommes, où d'heureux mortels, honorés des faveurs de la Sémiramis du Nord, s'enivraient d'immortalité en respirant sa divine haleine!....

La chambre était vaste et haute. Un tapis de Perse couvrait le parquet. Auprès de la cheminée, se chauffait, enfermé dans une cage double, un serpent à sonnettes. Un hibou reposait sur un pupitre de musique ; deux petits singes, retenus par des chaînes d'argent, étaient couchés dans un coin, et un énorme ours noir, dont les pattes étaient liées, étendu nonchalamment par terre, jouait avec un gros chat de Sibérie.

Un des murs de la chambre était, depuis le plafond jusqu'au parquet, revêtu des portraits des favoris de la Tzarine, rangés par douzaines. Ces portraits laissaient entre eux des vides, qui semblaient réservés à ceux qui surviendraient un jour. J'en avais déjà compté plusieurs douzaines (et je n'étais encore

qu'à la moitié), quand mon attention se porta plus bas sur un portrait en pied de grandeur naturelle. Il représentait Poniatowski à l'âge de vingt-cinq ans, portant perruque, en costume de berger et jouant de la flûte. Ensuite venaient des Potemkins, des Kokoszyn, des Swinin, etc., et le dernier était celui du prince Platon Zouboff.

La face opposée était meublée de grandes armoires contenant des livres, des parfums, des robes et autres vêtements de femme ; ainsi que des fusils, des gibernes et des uniformes de soldat, rassemblés là comme modèles. A ces armoires était adossé un long sofa couvert de superbes schals de Perse, tachés de café et déchirés de pointes d'éperons. Sur une petite table était un globe, un carton à rubans, deux têtes de mort, plusieurs vases du Japon contenant des fleurs fraîches, un poignard, deux pièces de dentelles de Brabant, un pot de rouge, et enfin un meuble hygiénique bien connu, armé d'un piston, dont le corps était en argent et le pommeau garni d'émeraudes.

Le troisième pan était tapissé de cartes géographiques de différents pays et de plans de diverses forteresses. La Pologne, dans un cadre doré, figurait au milieu. Ce mur était aussi longé par un grand sofa sur lequel dormait, étendu en robe de chambre, bonnet de police et bottes fortes, le favori de service, Prince Platon Zouboff. Devant lui, sur une table, on distinguait une chaudière avec de l'eau bouillante pour le punch, deux bouteilles de rhum et une caisse de tabac turc.

La fumée du tabac, l'odeur des roses et des violettes, les vapeurs du punch, se mêlaient aux exhalaisons du cuir national, et formaient, avec les parfums brûlant dans des vases d'or, une atmosphère vraiment céleste.

A travers ce nuage, on apercevait, au fond de la chambre, une grande niche en forme de conque, où était placé un lit d'ébène aussi large que long, supporté par quatre griffes en argent, et

qu'à la moitié), quand mon attention se porta plus bas sur un portrait en pied de grandeur naturelle. Il représentait Poniatowski à l'âge de vingt-cinq ans, portant perruque, en costume de berger et jouant de la flûte. Ensuite venaient des Potemkins, des Kokoszyn, des Swinin, etc., et le dernier était celui du prince Platon Zouboff.

La face opposée était meublée de grandes armoires contenant des livres, des parfums, des robes et autres vêtemens de femme; ainsi que des fusils, des gibernes et des uniformes de soldat, rassemblés là comme modèles. A ces armoires était adossé un long sofa couvert de superbes schals de Perse, tachés de café et déchirés de pointes d'éperons. Sur une petite table était un globe, un carton à rubans, deux têtes de mort, plusieurs vases du Japon contenant des fleurs fraîches, un poignard, deux pièces de dentelles de Brabant, un pot de rouge, et enfin un meuble hygiénique bien connu, armé d'un piston, dont le corps était en argent et le pommeau garni d'émeraudes.

Le troisième pan était tapissé de cartes géographiques de différens pays et de plans de diverses forteresses. La Pologne, dans un cadre doré, figurait au milieu. Ce mur était aussi longé par un grand sofa sur lequel dormait, étendu en robe de chambre, bonnet de police et bottes fortes, le favori de service, Prince Platon Zouboff. Devant lui, sur une table, on distinguait une chaudière avec de l'eau bouillante pour le punch, deux bouteilles de rhum et une caisse de tabac ture.

La fumée du tabac, l'odeur des roses et des violettes, les vapeurs du punch, se mêlaient aux exhalaisons du cuir national, et formaient, avec les parfums brûlant dans des vases d'or, une atmosphère vraiment céleste.

A travers ce nuage, on apercevait, au fond de la chambre, une grande niche en forme de conque, où était placé un lit d'ébène aussi large que long, supporté par quatre griffes en argent, et

surmonté d'un pavillon de gaze verte parsemé d'innombrables étoiles brodées, et de petits amours qui semblaient voltiger sur cet horizon mystique. La moitié de la couverture de damas pendait à terre, l'autre moitié demeurait étendue sur le lit, dans lequel gisait une espèce de caisse couverte d'un linge de baptême. Je n'ai pu, pendant long-temps, deviner ce que c'était.....

Près du lit, était une table de nuit sur laquelle se trouvait une lampe, des journaux, des livres, une bouteille d'arac, une autre boîte à tabac et une haute pipe hongroise que la Tzarine avait reçue de Joseph II, en échange de la province de Boukovina.

Le profond silence qui régnait dans ce sanctuaire n'était interrompu que par les ronflemens de Platon Zouboff, qui reposait sur le sofa après les fatigues de la nuit, et par le hibou qui l'accompagnait de temps à autre du frémissement de ses ailes. Mais c'est en vain que mon regard demandait la divinité de ce temple. Je demeurais toujours à la même place, absorbé dans mes pensées, quand, tout-à-coup, la caisse que j'avais vue couverte d'une toile sur le lit d'ébène commença à se mouvoir. D'abord, elle changea de forme ; sa surface grosse, ronde et convexe devint ovale, puis elle se tendit, et s'allongeant de nouveau, elle se tourna, et moi, stupéfait, je reconnus que j'avais pris la grande souveraine, pour une caisse couverte de toile, à cause de sa grosseur très-avancée à cette époque.

Je vis enfin la figure de sa Majesté ! Elle était dans un costume de nuit. Ses cheveux, moitié noirs et moitié gris, tombaient en désordre ; — elle portait des lunettes, — car elle avait, quelques instants avant mon arrivée, lu la *Nouvelle Héloïse*.

— C'est vous Kniaz Xavier * * * * ? s'écria-t-elle d'une voix nasillarde.

— Oui, ma puissante souveraine ! répondis-je.

— Approchez, mon petit lapin ! — Joli minois ! — Platon Ivano-

vitsch ! cria-t-elle à Zouboff, qui ouvrait des yeux encore appesantis par le sommeil, — n'est-ce pas qu'il est charmant ? C'est l'innocence même ; à son âge tu n'étais pas si naïf, cher Platon ! j'en suis certaine..... Quel regard ! Comme ces Polonais sont charmans ! Et quel âge as-tu Xavier * * * ? demanda-t-elle avec un tendre sourire.

— Dix-huit ans ! répondis-je aussitôt.

— Oh !.....murmura la grande souveraine, en me toisant depuis les pieds jusqu'à la tête, avec des yeux flamboyans dans lesquels toute son âme se reflétait comme dans un miroir. — Dix-huit ans !..... Elle se tut, et jouant gracieusement avec un cordon de perles pendant autour de son cou, elle prenait, plongée dans ses rêveries et les yeux fixés sur moi, toutes ces perles une à une et les approchait de ses lèvres sans savoir ce qu'elle faisait.

— Faites donc sortir ce blanc-bec ! s'écria Zouboff en allumant sa pipe avec un billet de cent roubles.

— Ah ! Platon, Platon ! que tu es jaloux ! dit d'une voix tendre la Tzarine, que ces paroles mâles avaient tirée de sa méditation. Non, mon chéri, qu'il reste.....je l'ai bien examiné.....il est trop petit et trop gras, trop jeune et trop timide.....ajouta-t-elle en soupirant.....il ne me convient pas.....D'ailleurs, il a une autre destination.....Et s'adressant à moi elle dit :—Ton père t'a recommandé à moi.....je lui ai promis de te servir de mère.....mais attends, je vais me lever !

Elle sonna. — Un Cosaque à formes herculéennes parut :

— Vanka ! — s'écria-t-elle — donne-moi mes bas ! Et elle s'assit sur le lit. — Moi, par modestie, je me tournai subitement vers la fenêtre.

— Qu'est-ce donc Xavier * * * ? dit la Tzarine gravement en mettant une jarretière, — suis-je donc si laide ?....

— Ah ! non, grande souveraine ! mais..... mais c'est que.....

je n'ai jamais vu... C'est la première fois! — m'écriai-je en tombant à genoux et voilant de mes mains mes yeux et ma rougeur. Je n'en pus dire davantage, et je fondis en larmes comme un enfant.

Alors Zouboff, qui nous contemplait, poussa un éclat de voix semblable au mugissement d'un taureau, et se roula sur le sofa en proie à un rire convulsif. Puis se levant avec peine encore, il s'approcha de moi, me baisa sur le front, et s'écria avec un attendrissement paternel : *dourak !... dourak !...* (imbécille.)

La Tzarine avait achevé sa toilette du matin. Un jupon, des pantoufles et une légère camisole de batiste garnie de dentelles, formaient son négligé. Elle prit un demi verre de rhum, et le Cosaque lui donna, avant de sortir, la pipe hongroise allumée. Elle réfléchit pendant quelques instans en rejetant la fumée par ses narines, — puis elle fit, à pas grands et lourds, quelques tours en long et en large, elle donna une caresse à l'ours, taquina le serpent qui sifflait et tremblait de colère, lança quelques bouffées de fumée au nez des singes, et ayant gratifié d'une bonne chiquenaude le chat sybérien, elle me dit :

— Ecoute Xavier *** ! — voilà pourquoi je t'ai appelé ici.... je veux t'ouvrir la route du mérite, de la gloire... Tu es Polonais — et moi je suis Polonaise de cœur! — J'aime la Pologne comme une mère aime son enfant; — je veux son bonheur... Tu le sais, de ton père, que la Pologne ne peut trouver le bonheur que dans une union, dans une fusion complète avec la Russie....

— Ah ! ma puissante bienfaitrice ! — j'ai entendu tous les jours cette maxime de mon père ! L'amour de la patrie est inné dans notre maison. Que faut-il faire pour prouver à Votre Majesté que je n'ai rien de plus sacré que le désir de contribuer à l'établissement de vos généreux desseins en faveur de la Pologne, de l'unir à jamais à la Russie et d'y consolider votre règne et celui de vos descendants ?

— J'approuve ce noble élan jeune homme ! s'écria la Tzarine. Je connais bien l'honneur des Polonais ! — et s'étant approchée de moi , elle détacha le petit sabre de cadet que je portais , me fit mettre à genoux , et ayant tiré l'épée de Zouboff qui était placée dans le coin de la chambre , elle m'en donna un coup léger sur les épaules en disant d'un ton solennel : Xavier *** ! — Je vous crée et constitue chevalier ! — et comme je recevais l'épée de ses augustes mains , elle ajouta : — Levez-vous, prince protopiey-praporstschik ! (1).

Je me levai. — Alors la Tzarine, sans quitter son air de gravité, dit à Zouboff : Et vous prince Platon Ivanovitsch , général d'infanterie ! — saluez le nouveau protopiey - praporstschik ! — Donnez-lui l'accolade fraternelle. — Le kniaz Xavier *** est maintenant votre égal , car il est officier comme vous.

Zouboff, qui depuis la scène pathétique où je fondis en larmes, me regardait avec beaucoup de bienveillance, me tendit la main, m'embrassa sur les deux joues et dit : — Songez que c'est en ma présence , dans la chambre à coucher de la plus grande souveraine du monde , que vous avez gagné vos éperons ! — Et détachant un ordre de Sainte-Anne de la 2^e classe orné de diamans qu'il portait , il me le mit au cou. — Cela , dit-il — en regardant avec tendresse la Tzarine , cela sera le gage de notre amour mutuel pour vous. — Considérez-vous désormais comme le fils de Catherine et de Zouboff !

— Oui, mon cher Platon, ajouta la Tzarine attendrie, donnons-lui notre bénédiction , et tous les deux me bénirent. — Mais ce n'est pas tout , ajouta la Tzarine en me mettant au doigt une grande bague préparée pour moi. — « Avec cette bague , je te fiance à jamais avec la Russie ! — Regarde ; ce que tu y trouveras

(1) Du mot *porte-épée* — premier grade d'officier chez les Russes.

sera le résumé de tous tes devoirs, le talisman du bonheur pour toi et ta patrie ! — Ce sera l'aiguille aimantée qui, te montrant toujours le Nord, t'empêchera, au milieu des plus grands orages politiques, de dévier de la route de l'honneur et du patriotisme.

Je jetai un regard curieux sur la bague ; le médaillon renfermait un aigle noir à deux têtes qui portait sur son sein un petit aigle blanc et cette inscription : *in hoc signo vinces !....*

— Maintenant laisse-nous, s'écria la Tzarine en lançant un regard tendre et languissant à Zouboff. — Va, Xavier ***, dit-elle d'une voix altérée — demain sois prêt à partir. — Je te confierai à des mains sûres. — Tu vas passer sous la tutelle de Souvaroff ! il guidera tes premiers pas sur le chemin de l'honneur ! Tu vas partir pour la Pologne.... plus tard tu sauras l'histoire de cette bague !.... Et impatientée de ma présence : » *Stoupay !* (va-t-en !) cria-t-elle en regardant Zouboff, — « *Paschol !* » — (pars donc !)

Je les quittai.

CHARLES FORSTER.



LE BANQUET MILITAIRE.

Au mois de février 1841, fut institué par le colonel d'état-major *Marnier*, le banquet de la CAMARADERIE-militaire.

Ce mot, qu'un homme d'esprit a exhumé, il y a dix ans et plus, pour l'appliquer comme un stigmate durable à une coterie de gens de lettres, associés dans l'intérêt de leurs propres succès et à l'exclusion de tous autres, ce mot, la *camaraderie*, a été remplacé par M. *Marnier* dans l'acception généreuse qui convient à des *frères*, vivant tous en vue d'un résultat glorieux, sous l'influence d'un même principe, et ne faisant, tous ensemble, qu'un seul vœu :— le bonheur et l'illustration de la France !

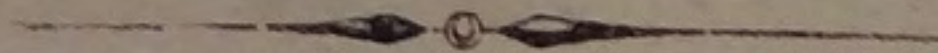
Nous savons que M. *Marnier* a été l'aide-de-camp du général Rapp ; nous n'ignorons pas que les beaux services de ce colonel ont donné une grande valeur au choix qui a été fait de lui, pour les fonctions de chef d'état-major de la première division militaire ; il appartenait à cet officier de fonder une réunion des chefs de corps, où le mot d'ordre n'est pas : *Soutenons-nous bien, et ne songeons qu'à nous !* mais plutôt, *saluons nos devanciers et tendons la main à ceux qui nous suivent, en les encourageant par notre exemple*. Toute la pensée du banquet de la camaraderie militaire est dans cette devise.

Le banquet mensuel vient d'avoir lieu, sous la présidence de M. *Marnier* qui, avec un sentiment complet de la dignité de l'arme, a mesuré les honneurs accordés au jeune et brave *duc d'Aumale*, sur l'importance de son grade de colonel. Il y a une éclatante justice à rendre au chef du 17^e léger : légitimement honoré de son épaulette, il oublie complètement d'être prince, et avec un empressement plein d'à propos et de sagacité, il est entré dans

les délibérations sur les besoins du service militaire, *que ce banquet a surtout pour but de faciliter.*

M. le colonel Marnier a des droits à une approbation vraiment civique, pour sa fondation utile, et la manière dont il en assure les résultats.

H.



THÉÂTRES.

Second-Théâtre-Français (Odéon).

UN NOUVEAU DIRECTEUR.

Un journaliste, jeune, fort actif, doué d'énergie, possédant une instinctive habileté dans le maniement des choses, **HEUREUX** — (ce mot a une portée sérieuse et d'à-propos dans une affaire où le malheur a, jusqu'à ce jour, marqué sa triste empreinte) — M. Auguste Lireux, vient d'être nommé directeur du théâtre royal de l'Odéon.

Nous avons déjà fait des vœux bien sincères et expressifs pour la réussite du Second-Théâtre-Français; nous avons appelé l'attention des Chambres et du Gouvernement sur cet établissement si digne d'intérêt! espérons que le jeune directeur, mettant à l'œuvre l'esprit de réussite qui lui est propre, inspirera bientôt une confiance assez complète pour obtenir de la législature une subvention, dont le bienfait rejaillira d'une manière glorieuse et productive sur la littérature entière.

Nous ne connaissons pas M. Lireux; mais nous lui promettons tout le concours que mérite un homme de valeur, lorsqu'il accepte courageusement la responsabilité d'une entreprise difficile et périlleuse.

Du reste, tout en conseillant à M. Lireux de n'accepter, *dans certains cas*, l'héritage de son prédécesseur que *sous bénéfice d'inventaire*, nous répondons en deux mots à la question qui vient d'être posée par le journal du Commerce, où était donc le comité de lecture de l'Odéon, lorsque ce monstre (**LE FILS MÉCONNU**, de M. Déyeux) a paru?

« Le comité de lecture avait écouté le *Fils méconnu* avec un visible ennui:

l'ancien directeur du théâtre présidait et avait fait extra-administrativement tous les frais de la réception. »

C'est peut-être la place de déclarer, — et avec parfaite connaissance de cause, — que ce comité, qui, depuis quatre mois, entend quatre lectures par semaine, a fait preuve d'un zèle, d'un sentiment de justice et de convenance qui auraient suffi pour sauver la précédente administration de l'Odéon, si elle n'eût pas eu, en elle-même, les élémens incorrigibles et irrémédiables de sa ruine.

H. B.

VARIÉTÉS. — *Les Mâçons*, tableau populaire en un acte, de MM. Anicet et Brisebarre.

Nous sommes en pleine bâtisse, l'échafaudage nous montre le maître-mâçon, le compagnon, le gâcheur et tout ce qui constitue une maison en construction. Antoine Bachot est un ouvrier sage et laborieux qui, en taillant de la pierre, a taillé aussi quelques idées sur l'organisation du travail. Réséda Bachot, son homonyme et parent, est une espèce de paresseux qui à eu aussi ses vues sur les classes malheureuses. Entr'autres moyens qu'il propose pour guérir la société de la plaie qui la ronge et qu'on est convenu d'appeler l'égoïsme, il met en première ligne la communauté des femmes tant qu'il ne sera pas marié, et l'association de tous les biens meubles et immeubles tant qu'il n'aura absolument rien. Les auteurs n'ont rien imaginé de mieux que de copier textuellement ces doctrines insensées et détestables, et auxquelles il n'y a qu'à opposer les douches et les cabanons de Bicêtre. Au milieu de tous ces profonds politiques, nous avons aperçu, sous les traits de Flore (l'actrice s'entend), une M^{me} Lariolle, femme du compagnon mâçon, qui *en tient* pour Réséda Bachot, le réformateur, et qui lui apporte des douceurs, du temps que l'époux légitime de la susdite mange de la soupe aux herbes qu'il n'aime guère. M^{me} Lariolle est sur le point de se faire enlever par Réséda, lorsque son homme arrive sur le Pont au Change, lieu du rendez-vous d'où doit s'envoler cette colombe, pour lui administrer *une danse*. Mais voici que tout s'arrange ; les ouvriers qui voulaient une augmentation de salaire rentrent dans le moëllon et dans la chaux ;

d'après les conseils du bien pensant Bachot; le commandement du maître fait marcher la manœuvre, et la maison grandit à vue d'œil. *Hyacinthe-Réséda* est toujours le comédien que vous savez, et, en résumé, cette pièce est comme toutes les précédentes depuis quelques mois, à ce théâtre, c'est-à-dire ni bonne ni mauvaise; nous souhaitons vivement que la nouvelle administration des Variétés fasse mieux, pour le public et pour elle, que l'ancienne. Le nom de M. Nestor Roqueplan est un sûr garant du succès que nous lui prédisons et pour lequel nous faisons des vœux sincères. J. C.

PORTE SAINT-MARTIN. — Ce théâtre continue ses recettes avec la *Revue* si spirituelle et si amusante. Tout Paris veut se voir dans cent ans. Nous souhaitons à MM. Cogniard frères deux ou trois pièces dans ce genre pour l'année 1842, et nous leur répondons de cette sympathie qu'ils ont su si bien mériter par leur intelligente et éclairée direction.

CONCERTS. — Nous évitons de parler *par procuration*, et de raconter les belles choses que nous n'avons pas vues; car nous ne voulons pas ressembler à une espèce nouvelle d'originaux que l'on trouve chez eux, à huit heures du matin, *jabottés*, parfumés, en tenue, et ôtant leurs gants : — « *Ils rentrent; ils reviennent du bal de MONSIEUR le duc d'Orléans, de Mme C..., de M. de Th...; ils sont harassés;* » — puis ils vous racontent. Faites donc de l'histoire sur la parole de ces gens-là !

Nous n'avons donc rien à dire des beaux concerts de la semaine, et cela, tout uniment, parce que nous n'y étions pas.

Nous vous dirons, modestement, deux mots d'un tout petit concert où les toilettes, *entre guipures et tartans*, avaient un air *bourgeois* de la rue du Temple; cependant nous étions rue de Buffault, chez un fabricant de pianos dont le nom doit être gravé... sur sa porte cochère. Comme nous ne ferons jamais la guerre aux faibles, nous ne dirions rien de cette matinée musicale, si, à notre grande joie et surprise, tandis que nous étions pelo-

tonné dans le coin d'une arrière-chambre, rêvassant à la question d'Orient, un son ravissant ne nous eût tout-à-coup fait bondir sur notre tabouret en paille.

La voix humaine la plus harmonieuse ; les basses des instrumens à vent les plus graves ; la sonorité la plus éclatante ; une valeur de son , une continuité de mélodie sans le moindre choc de la respiration ; du charme , de la suavité, de l'élégance, de la noblesse ; tout ce que peut exprimer la plus riche des instrumentations... toutes ces perfections produites par une flûte... C'était le jeune Dorus ! digne frère de l'illustre cantatrice. Le bon jeune homme, il était venu faire la recette du bénéficiaire ; il était venu , grand artiste, faire entendre à cette assemblée, qui ne pouvait rien pour sa légitime vanité, des sons magnifiques que lui demandent, à mains jointes, nos renommées musicales les plus élevées, les plus élégantes !

Cette bonne action du jeune Dorus nous a profondément touché. Puis, après, — mieux doué que le plus grand nombre de ces auditeurs qui étaient là, bâillant et riant aux balourdises triviales de *M. Levassor*, nous sommes resté sous le charme causé par notre première flûte.

On nous a presque délivré, sur nos théâtres, des Grecs et des Romains ; nous demandons en grâce qu'on nous délivre, dans les concerts, des *queues rouges* et des niaiseries dignes des tréteaux ; nous aimerions presque autant les pianos !

Un auteur a fait lire, devant le comité de lecture de l'Odéon, un drame en cinq actes et en vers, par *M. Lepeintre jeune* ! Il paraît que cette lecture a été faite, par le bouffon du Vaudeville, d'une façon si triviale et si intelligente, qu'avec la meilleure volonté du monde, le comité s'est vu dans la nécessité de refuser l'ouvrage ; il paraît aussi que *M. Lepeintre jeune*, au lieu d'en faire son *mea culpa*, et de s'enfouir dans son costume de *Renaudin*, a écrit à l'administration de l'Odéon une lettre sérieusement irritée.

M. Lepeintre jeune ne parvient plus à se faire pardonner le grotesque vraiment repoussant de son jeu au théâtre ; il ferait bien de ne pas s'exposer à faire juger sa manière de lire et son style.

— *M. Poirson*, directeur du Gymnase, si parcimonieux, si peu conve-

nable dans ses *faveurs à vingt sous* le billet, devrait bien mettre un terme au révoltant abus qui se renouvelle chaque soir dans son théâtre. *Mesdames* les ouvreuses, de complicité avec le contrôle, n'accordent plus aux hommes *seuls*, porteurs d'un billet payant, l'accès des loges d'avant-scène, à l'entresol. Il faut désormais, à ces places évidentes, *des dames seules* ou *accompagnées*. Aussi, lorsque vous n'entendez pas le vieux général C... parler *tout haut*, dans sa petite loge, avec sa *compagne*, vous pouvez être assuré que ce n'est pas son jour, et que c'est celui d'une *Lorette*. Avant-hier, un homme de notre connaissance, insistant, son billet de caisse à la main, pour entrer à l'entresol, l'ouvreuse lui dit, sans sourciller : *Je veux bien, mais à condition que vous paierez votre petit banc.*

Nous n'adressons cette note à M. Poirson, que pour lui payer nous aussi, et en attendant mieux, *notre petit banc.*

— Et, à propos de M. Poirson, pauvre Gymnase ! quelle pénurie de pièces ! quelle longue existence accordée à des ouvrages verbeux, insignifiants et de convention, comme les *Fées de Paris ! Léontine*, la grande artiste, a beau faire ; son jeu trahit, malgré son zèle, un ennui profond ; auprès d'elle, ces dames et ces messieurs (nous en exceptons Julianne, si vraie, si expressive) jouent, comme on dit, *les pieds dans leurs pantoufles* ; M^{lle} Habeneck jasotte avec le voisin ; M^{lle} Nathalie fait à demi-voix ses remarques critiques sur les messieurs des *secondes d'en face* ; Tisserand ne se donne plus la peine d'être intelligent, il répond à ses voisines comme chez lui, et regarde dans la salle comme on regarde par la fenêtre. Quant à l'*étrange amoureux*, choisi par les fées, il n'y a rien à en dire tant il se met hors de cause : disgracieux par les traits, par un maintien gauche, par une animation commune et sans chaleur réelle, il est impuissant à faire dire à sa physionomie ce que disent sa parole et la situation. Pour se donner l'air inquiet et attentif, il affecte des regards farouches et souverainement ridicules ; pour lire sur les visages des fées, il se jette brusquement tout près d'elles, comme jamais n'a fait homme de bonne compagnie. Nous engageons M. Poirson à chercher un *amoureux*, et nous prions les artistes de jouer un peu moins pour le souffleur, un peu plus pour le public.

M. Comte, *physicien*, est un des directeurs de ces théâtres d'enfans, dont nous sollicitons la fermeture avec l'insistance qu'exige une question de haute moralité à défendre : le jour du mardi gras, M. Comte a fait promener sa troupe d'*artistes*, travestie en tambours des gardes françaises.

Dix-huit jeunes tambours environ, sous la conduite d'un tambour-major de huit ans, battaient avec précision et fermeté, comme si leur *instruction* ne les eût dirigés que vers cette nature de fonction ; il ressortira de là que la seule utilité du théâtre de M. Comte sera de former de bons tambours.

H. B.

BIBLIOGRAPHIE.

Les grands éloges qui ont été accordés à la pièce de vers de M. Belmontet, — *Une petite fille agonisante*, publiée dans notre dernier numéro, nous autorisent à annoncer que cette pièce fait partie d'un recueil en deux volumes, qui va rompre le silence regrettable, trop long-temps gardé par M. Belmontet.

La charmante pièce, *Une petite fille*, est dédiée à M^{me} la vicomtesse Jules de l'Aigle. Cette jeune et élégante femme a inspiré, dans son enfance, cette élégie, comme M^{lle} de Coigny avait inspiré *La jeune captive*.

La *Sylphide*, ce magnifique Album si pompeusement illustré qui a pris la première place parmi les journaux de modes, et qui s'est fait dans la littérature une position si belle et si indépendante, annonce pour la première quinzaine de février la grande soirée musicale qu'elle est dans l'habitude d'offrir annuellement à ses souscripteurs. On n'a point oublié le concert splendide de l'année dernière, les fleurs et les lumières répandues à profusion ; le concert que la *Sylphide* organise en ce moment sera plus brillant encore. Les premiers artistes dans l'instrumentation et dans le chant prêteront leur concours à cette solennité lyrique, qui promet d'être une des plus attrayantes de la saison. La salle de M. Herz recevra un supplément d'éclairage, et il importe pour un public aussi aristocratique que celui de la *Sylphide* que le plus grand ordre préside à la distribution des places. Ces nécessités ont été prévues par le directeur de l'élégant recueil : il a été décidé

que tous les abonnemens pris à la *Sylphide* et ceux à prendre jusqu'au jour de la grande soirée musicale donneront droit à un billet numéroté.

On peut se faire inscrire dès à présent aux bureaux de la *Sylphide*, Cité des Italiens, rue Laffitte, 1.

LES GLANES, — POÉSIES, — PAR M^{lle} LOUISE BERTIN.

C'est un fait à remarquer, qu'une publication vraiment honorable, dans cette époque littéraire si peu laborieuse.

Sous le titre modeste de *Glanes*, M^{lle} Louise Bertin vient de publier un recueil destiné à une célébrité ; elle a oublié pour un temps l'harmonie avec ses notes frémissantes et sonores, et s'est mise à rendre, dans le plus doux langage qu'on puisse imaginer, ses souvenirs, ses impressions, ses joies et ses chagrins. C'est encore un essai ; — c'est un début dans cette voie de la poésie, si attrayante toujours, si pleine de ronces et d'épines parfois.

Aujourd'hui pourtant, M^{lle} Bertin a bien choisi sa route. Elle s'y est engagée avec de belles inspirations, se méfiant un peu d'elle-même, et cherchant les gazons les plus verts, les sentiers les plus fleuris. Nul doute qu'elle ne parvienne au terme du chemin sans fatigue, sans secousse.

Ce recueil s'ouvre par une pièce qui, de suite, en indique le sens et montre assez nettement la manière de l'auteur :

- « Ne parlons qu'à Dieu seul : craignons que notre glane,
- » Fruit de nos pénibles labeurs,
- » Au vent des passions, qui décolore et fane,
- » N'expose ses pures couleurs.
- » Offrons tout au Seigneur, et de notre javelle
- » Ne soyons pas humiliés :
- » Tous ces épis épars, à la gerbe éternelle,
- » Par l'amour seront liés ! — »

Ce livre—et c'est là notre étonnement—n'a pas de cachet bien distinctement gravé. Il participe également de la vieille et de la nouvelle manière,

plus néanmoins de celle-ci que de celle-là. Il se rattache en plus d'une façon à l'ordre de M. Hugo, par le fond même qui est la description, le monde extérieur, mieux que par la réflexion, le monde moral. Du reste, n'en crions pas trop, car, telle que nous l'ont donnée *les Glanes*, la description est une chose ravissante, et n'a pas cette teinte de monotonie qu'elle comporte assez habituellement.

C'est là un beau et légitime succès que nous constatons avec plaisir. C'est là une victoire qui doit montrer à M^{lle} Bertin que s'il est parfois des larmes dans la vie, on y éprouve aussi de douces et solennelles jouissances !

C'est là, encore une fois, un beau et légitime triomphe, et quand on glane ainsi, Mademoiselle, la tristesse et l'humilité de Ruth ne conviennent plus, car on touche de bien près aux splendides richesses de Booz !

HENRI VERMOT.

MODES.

Bal de S. A. R. le duc d'Orléans.

J'aurais bien des bruits, bien des nouvelles, mes chères lectrices, à jeter dans le cadre de cette revue ; mais mon imagination est trop remplie du grand événement du jour, le bal de M. le duc d'Orléans — qui est à lui seul toute une histoire, — pour que j'entre dans d'autres détails que ceux qui ont rapport à cette soirée princière.

Rien n'est plus difficile à mon avis que de disposer une fête avec goût, avec habileté ; il faut que l'art, le plaisir, l'imagination y trouvent leur compte. C'est un poème en action ; et il y a tant de conditions à réunir pour en compléter la physionomie, qu'il ne s'en donne peut-être pas deux dans tout un siècle qui satisfassent à toutes les exigences. Car, si Marcel s'écriait : *Que de choses dans un simple menuet !* que de choses n'y a-t-il pas dans un bal royal qui se compose de tant de menuets ! Il faut la majesté du local, la surprise des décorations, la suavité de la musique, la richesse des costumes, et avec cela de vastes salons, des fleurs dont les parfums enivrent et pénètrent à flots ; — il faut des vins savoureux, des mets exquis, il faut à profusion, enfin, des enchantemens rares et difficiles à posséder. Car, si une

fête n'est pas la réalisation des désirs les plus capricieux, des rêves les plus avides, aujourd'hui surtout que l'homme riche et civilisé n'éprouve presque plus de plaisir que dans l'impossible, une fête n'est rien ; ce n'est plus une fête.

Honneur donc à M. le duc d'Orléans qui a approché de cette perfection autant qu'il est permis de le faire, dans le bal splendide qui a eu lieu samedi dernier au pavillon Marsan !

Depuis long-temps cette soirée était l'objet de toutes les causeries du grand monde, et l'on en parlera bien souvent encore, tant il y avait là de magnificences dignes par leur étrangeté de laisser de profonds, de durables souvenirs. Car, je vous le répète, ce bal n'était pas un bal de cour ordinaire, à la tenue grave et au cérémonial glacé ; c'était le mouvement varié et l'enthousiasme d'un bal d'artistes, avec cette exquise aristocratie de manière qui prouve, quoi qu'on en dise, que les vieilles traditions de la France ne sont pas évanouies. C'était, enfin, un de ces tableaux mouvans et variés qu'on ne saurait comparer qu'à ces songes féeriques qui vous transportent un instant entre le ciel et terre, dans un nuage d'or, de pourpre et de soie.

Comment décrire, en effet, depuis les escaliers dont les marches s'échelonnaient entre deux rangées de vases de fleurs, exhalant des senteurs exotiques, jusqu'aux somptueux appartemens qui rappelaient ces siècles féodaux où l'on trouvait dans de vastes salons des preux courtois et des femmes remplies de grâce ? Comment dire, ces décorations si bien en harmonie avec le caractère revêtu par chacun des invités ? ces lustres étincelans qui éclairaient comme d'un soleil de nuit cette fête radieuse, et mieux que tout cela, encore, ces costumes historiques qui auraient nécessité une vingtaine de cicerone, pour en dire la date et la nationalité réelle ou fabuleuse ? Quant à moi, j'avoue que l'expression me manque pour dépeindre tant de richesses et d'éclat. Il ne me sera donc donné que de vous offrir une faible esquisse de cette solennité, dont le premier signal a été la réception des élus dans les salons luxueux de M^{me} la duchesse d'Orléans, cette gracieuse princesse dont la grâce et l'aménité semblaient s'être répandues, dans cette mémorable soirée, comme une suave contagion dans l'air : car si vous aviez été à même d'interroger tous les visages, vous auriez vu partout une joie bienséante et communicative peinte dans les yeux, après avoir passé par le cœur. A huit

L'AVENIR.

180

heures et demie les illustres conviés remplissaient à comble tous les appartemens. A neuf heures ont paru leurs Majestés que M. le duc et M^{me} la duchesse d'Orléans se sont empressés d'aller recevoir, et presque aussitôt s'est formé le plus brillant cortège qui se puisse imaginer, et qui a défilé triomphalement devant le Roi et la Reine, au son d'une marche qu'exécutait l'orchestre de Tolbecque. La Cour, la reine Christine et les dames du corps diplomatique ayant pris les places qui leur sont assignées, leurs altesses royales ont ouvert le bal, et, dès ce moment, les danses se sont succédé avec un élan que la variété des costumes animait encore. Car tout le monde était travesti, à l'exception de leurs Majestés, M. le duc d'Orléans et quelques officiers de leur maison.

M^{me} la duchesse d'Orléans, dans le costume d'Anne d'Autriche, portait une robe de satin blanc à large bordure brodée en or, et, par dessus, une tunique de velours violet à manches ballonnées; sur sa tête, brillait une couronne de diamans de la plus grande magnificence. Parmi, les dames de sa suite, toutes costumées à la Louis XIII, figuraient M^{me} de *** et la marquise de Vins, si éminemment distinguées.

M^{me} la duchesse de Nemours, si justement renommée pour sa rare beauté, avait adopté le grave costume de Marie-Thérèse dans toute son imposante simplicité. Cette tunique noire sur un par-dessus de satin blanc faisait ressortir encore cette blonde et fraîche physionomie.

S. A. R. la princesse Clémentine portait l'élégant costume dans lequel avait brillé si long-temps sa vénérable aïeule à la cour de Louis XV. Sa toilette se composait d'une sous-jupe en levantine blanche à large bordure bleue; par-dessus bouffait une seconde robe de soie bleue à la Pompadour, tandis qu'un léger chapeau de paille de riz, orné de petites plumes colorées, était légèrement posé sur le côté de la tête, poudrée suivant l'époque. Rien de plus gracieux encore que cette réalisation de jadis et aujourd'hui.

S. A. R. le duc Nemours avait choisi le magnifique uniforme des housards de Lauzun;

Le prince de Joinville, le costume de François I^{er};

Le duc d'Aumale, celui du duc de Guise ;

Le duc de Montpensier était en charmant costume de chasse, de la maison d'Orléans.

Tout auprès de nos princesses rayonnait, comme un des plus beaux joyaux de cet écrin, la reine Christine qui représentait Isabelle-la-Catholique, dans toute son antique splendeur. Imaginez une robe en brocard d'or, parsemée de grands chiffres enlacés, et où se lisaient en relief celui de Ferdinand-le-Catholique et de sa femme. En bas, une haute bordure également en relief, or sur or, mélangée de légers filets de soie noire qui faisaient saillir les dessins les plus artistement tracés. Sur le haut du corsage était jetée une pluie de diamans dont la magnificence était en harmonie avec le superbe diadème qui ceignait ce beau front qu'une douleur maternelle assombrit de temps en temps comme ces nuées noires qui couvrent par moment la lune blanche et brillante au haut du ciel.

Derrière ce groupe majestueux était assise la gracieuse M^{me} de Koos, dans une noble simplicité qui, pour ceux qui la connaissent, semblait un fidèle reflet de sa bienveillante urbanité ; son costume était celui que porte la reine de Chypre dans le cinquième acte de cet opéra ; le fait est qu'on aurait dit que cette belle robe de velours grenat, garnie seulement d'une large bande d'or emprisonnée entre deux rangées de perles, et ce voile de blonde lamé, ceint d'un bandeau royal, sous lequel s'échappaient deux belles nattes d'un noir de jais, que tout cela enfin avait été placé tout exprès dans ce cadre fastueux pour reposer les yeux éblouis par l'éclat d'une lumière sur-naturelle.

Il en était de même de ce charmant quadrille de bergeres Pompadour, qui présentait la réalisation de ces types gracieux dont Florian et M^{me} Deshoulières ont impressionné nos imaginations adolescentes ; car rien ne saurait rendre la grâce de ces robes de moire rose sur une sous-jupe de gros de Naples blanc, et relevées de distance en distance par des bouquets et des guirlandes de roses qu'on aurait dit sortir des vases embaumés qui garnissaient l'appartement. Toutes ces *Estelles* et ces *Amaryllis* poudrées et mouchetées étaient on ne peut plus joliment représentées par M^{mes} Duchâtel, de Liadière, Martin du Nord, Cuvillier-Fleury, etc. Venaient ensuite plusieurs

autres quadrilles d'une poésie plus grave; dans l'un d'eux, figurait le Tasse, représenté par le prince de Carino, de la légation de Naples; dans un autre était mis en action un épisode du *Wallenstein*, de Schiller. Puis, apparaissaient encore, parmi les plus remarquables accidens du vaste tableau, M^{me} James Rothschild, en costume grec, à laquelle la richesse de son écrin avait permis d'élever à un degré plus exagéré la splendeur orientale; venaient ensuite M^{me} la comtesse Mortier, en *Jeanne d'Aragon*; M^{me} de Montalivet, en *Claude de France*; M^{me} de Barante, en *sainte Clotilde*; M^{me} de Bondy, en *Diane chasseresse*; M^{me} de Behague, en *Isabelle de Bavière*, etc.

M^{me} Murât avait le costume complet de la sultane Aïcha, ancienne favorite du bey de Constantine.

M. Gasquet capitaine de corvette, en roi du Mogol;

M. Briard, en Lapon;

M. le général Gourgaud, en Sully;

M. d'Hedouville, en Don Quichotte;

M. le comte de Waleski, en superbe costume de Cour du seizième siècle.

Les charmantes comtesses du Hermet et de Nivière, se faisaient remarquer dans le quadrille piquant des grisettes des gardes-françaises.

Mais, comme il me serait impossible de vous identifier complètement avec tous les beaux portraits qui composaient ce Musée vivant, nous nous bornerons à suivre la marche de la fête à laquelle le Roi assista jusqu'à dix heures et demie. A minuit, la Reine et les princesses, qui étaient restées, se sont dirigées vers la salle du souper, escortées des dames qui les ont suivies. Cette belle procession s'est trouvé arrêtée un instant et toute surprise par une symphonie guerrière qu'exécutait, dans un lointain fantastique, la musique du 17^{me} léger, représentant un orchestre de Bédouins et de Biskeris.

Après ce somptueux banquet, autour duquel circulèrent les hommes dans un ordre respectueux, tout le monde est rentré dans les salons où les danses ont recommencé pour se prolonger jusqu'à quatre heures du matin, grâce à l'entrain que les princes se sont complus à jeter dans l'assemblée.

J'avais tant de choses à vous raconter qu'il n'est pas étonnant que chemin faisant j'en aie oublié la moitié. Ne m'en veuillez donc pas d'avoir manqué

jusqu'ici de vous parler de la pantomime bizarre jouée par Horace Vernet. Dans un des entr'actes de la danse, il est apparu tout-à-coup en costume complet d'Arabe et avec le cérémonial du pays, est arrivé jusque devant leurs Majestés auxquelles il se préparait de rendre les hommages usités dans les contrées qu'il représentait, lorsque le Roi et la Reine ont relevé gracieusement le grand artiste, ne voulant pas lui permettre les humbles démonstrations que les sujets africains rendent à leurs maîtres. Voici en raccourci ce qui s'est passé dans ce bal féerique qui fera époque dans les annales du plaisir comme dans celles du commerce et de l'industrie. Depuis un mois, tous les ouvriers avaient travaillé à la confection des habits, parures, ornemens, qui ont été vus à cette fête. Il était impossible que la joie de nos princes fût uniquement pour eux. D'avance ils en avaient détaché les profits les plus réels en faveur de l'artiste, de l'ouvrier; ceci était à dire. Tout le monde se souviendra donc à Paris de cette fantaisie brillante et de ce bal historique qui, sorti de l'histoire, est destiné à y rentrer.

PAULINE CHAS.

Le Rédacteur en Chef,
HIPPOLYTE BONNELIER.

Le Gérant,
PERROT.

PARIS.—Imprimerie de E. BRIÈRE, rue Sainte-Anne, 55.

J. SOHN et C^{ie}, Statuaires,

Rue Neuve-Vivienne, 38.

GRANDE EXPOSITION DE STATUETTES EN ÉCUME DE MER.

Nouvelle invention.

JEANNE, PAPETIER,

Passage Choiseul, 69.

Exposition d'objets d'Art et de Papeterie.

VIAL, LITHOGRAPHE,

Rue et passage Sainte-Anne, 59.

MEUNIER-DEVOITINE, COIFFEUR,

Rue Saint-Honoré, 288, en face de celle des Pyramides.

LUBIN, PARFUMEUR,

Rue Sainte-Anne, 55.

Josse et C^{ie}, Nouveautés.

Rue du Faubourg-Montmartre, 14.

FARAL et DEMOLIN, Chapeliers,

Rue Grammont, 28.



L' Avenir,
Rue Choiseul, 1.

Février 1842.

Robe de satin broché, ornée de dentelles et de nœuds, robe de crêpe de Madame
Camille, Rue Choiseul, N° 15. Coiffure des Meunier Devoitine, r. St Honoré, 288.
Blondes d'Eugène Herrer, rue Montmartre, 145.
Gants de Mayer, r. de la Paix, 26.